

Le BULLETIN ne publie que les manuscrits acceptés par les SECTIONS et communiqués par les SECRETAIRES.

### DE LA DISCIPLINE.

dans le parti Républicain.

L'homme qui ne veut pas subir un peu de discipline ne doit s'engagerer nulle part, et ne faire partie d'aucune société, d'aucune réunion; car dès qu'il est membre d'une association quelconque, comme il s'établit un lien de solidarité entre lui et les autres membres de sa société, tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait, en bien comme en mal, réjaillit sur les autres membres ses confrères; ce qui leur donne jusqu'à un certain point le droit de lui en faire des démonstrations et même de l'en blâmer si ce qu'il dit ou fait leur paraît compromettant.

Un jour viendra probablement où l'homme n'aura pas besoin de s'associer à d'autres, en dehors de la société générale, pour réclamer un droit et obtenir justice. Il pourra lutter et se protéger seul. Mais jusqu'alors, il est nécessaire que tout homme dévoué à une idée, servant un parti, ou appartenant à une réunion, se surveille, soit calme, ne parle qu'à bon escient, et ne fasse acte de personnalité que dans les cas où ce qu'il dit et fait s'engage que lui-même.

C'est ce manque de discipline qui a toujours nui au parti républicain.

L'antipathie juste et légitime des républicains pour tout chef à qui sa fonction procure, avec des avantages pécuniaires, une espèce de supériorité, de distinction et de rang dans la société, leur a fait trop souvent méconnaître ceux qui ne se sont mis en avant que pour rendre service à leur cause. Et c'est cette hostilité plutôt taquine que réelle, qui a amené tant de découragement parmi les républicains, et l'absence dans leurs rangs de beaucoup d'hommes intelligents qui se feraient un plaisir d'y être s'ils pensaient que réellement ce parti fût capable d'organisation.

Et en effet, sans organisation que peut-on faire? Comment parvenir à organiser un parti de gens pleins de cœur et de bonnes intentions, mais sans esprit de suite; et qui, la plupart du temps, n'ont aucun but déterminé.

Victimes depuis des siècles de leurs divisions plutôt que de l'habileté de leurs ennemis, ont-ils fait quelque chose pour les éviter?

Où a-t-on vu une société de républicains français qui après s'être déchirés, ne soit morte de lassitude et de découragement, parce qu'elle n'avait aucun but d'amélioration du sort des masses à réaliser.

Quand une révolution les a par hazard porté au sommet de la société pour en prendre la direction, n'ont-ils pas toujours été surpris par les événements, tant ils y étaient peu préparés; et ne l'ont-ils pas toujours confiée à leurs antagonistes, à leurs ennemis de la veille?

Demandez-leur pourquoi ils se réunissent. Pourquoi ce qu'ils commencent s'achève rarement, et ne dure jamais longtemps. — Ils ne le savent pas!

Ils n'ont que des aspirations, généreuses tant qu'on voudra; mais avec des aspirations seulement, on ne fonde rien!

Et cependant ils sont les seuls à qui l'avenir de la société appartient. Qu'en vont-ils faire? hélas!....

Mais que n'en feraient-ils pas, s'ils avaient la moindre idée arrêtée, la moindre discipline pour la propager, la moindre énergie pour la faire exécuter!

Au contraire d'eux, les jésuites, leurs éternels adversaires, organisés pour abêtir et exploiter l'esprit humain, réussissent partout.

A quoi doivent-ils leurs succès? — Ce n'est pas au charme de leurs personnes, ils sont généralement laids, sales et puants. — Ce n'est pas à leur science et à leur générosité, ils sont hostiles à l'application de toutes les découvertes du siècle, et si avarés, si rapaces, que c'est à peine si les tribunaux peuvent leur faire restituer les héritages qu'ils ont frauduleusement captés. — C'est donc à leur organisation, à leur discipline et au dévouement qu'ils ont pour la prospérité de l'ordre qui est leur idéal.

Faire le monde noir, triste, bête et ennuyeux, voilà leur tâche. Elle est ardue, triste, ingrate, et ils y réussissent. Rendre les hommes bons, justes et intelligents, c'est la mission des républicains et ils n'y peuvent parvenir.

La facilité à faire le bien devrait l'emporter pourtant sur celle de faire le mal, du moins cela paraît devoir être ainsi. Eh bien c'est juste le contraire qui arrive. Pourquoi encore? Parce que la discipline est plus forte que les bonnes intentions, et donne au méchant qui la suit le triomphe sur le juste qui s'en passe.

Nous en avons aujourd'hui un terrible exemple sous les yeux.

Depuis plusieurs siècles, le jésuitisme prospère en France. Depuis 80 ans environ, la Révolution s'y acclimaté également. Chaque fois qu'elle est apparue aux citoyens, ils l'ont acclamé avec joie; elle leur apportait la liberté, mais chaque fois elle a succombé aux embûches de ses ennemis. Pourquoi? — Toujours pour la même raison: Manque de but déterminé, manque d'organisation, manque de discipline dans le parti républicain.

Pour ne parler que de ce qui se passe depuis 20 ans environ. Personne n'ignore qu'en 1848, la société de Jésus inonda de ses robes courtes toutes les sociétés politiques et leur donna la mission de détruire l'esprit républicain, par la calomnie, par les persécutions, par l'exagération même des idées républicaines. Tout le monde sait qu'elle s'affila tous ceux qu'elle put acheter et fit circonvenir tous ceux qui lui avaient résisté.

Que s'ensuivit-il? Ouvrez le moniteur! Jules Favre dirigera Ledru Rollin, poursuivra Louis Blanc, Barbès, Albert et des centaines d'autres; il était conseillé et secondé par les catholiques Républicains, par Marie-Françoise gouvernements provisoire et autres bourgeois de même avant. — Ensuite il fut pour l'état de siège qu'il amenait ainsi que la transportation des insurgés sans jugement et donna la main à l'intervention romaine avec le catholique Cuvillier. — Aussi quand vint le coup d'état, qu'il ne pouvait approuver sans perdre son influence sur la bourgeoisie, ne le transporta-t-on pas. On avait besoin de lui pour faire de l'opposition constitutionnelle à l'empire; les prêtres et avaient dit tant de bien à l'impératrice que, pour le voir de plus près, elle l'invita à déjeuner aux Tuilleries.

Plus tard, Sedan arrive et surprend tout le monde, le prussien protestant qu'on croyait terrasser avec un engin nouveau, est le plus fort. Napoléon se rend comme un lâche. Tout va sombrer, le moment est suprême. L'empire n'a plus de chef. La France à qui on a appris depuis 75 ans à ne pouvoir s'en passer, va se jeter dans les bras du premier venu, Jules Favre peut être ce premier venu, si la République naît de la bagarre; il a rendu des services et s'il n'est pas affilé il est au moins circonvenu et ne peut éviter de passer par l'entourage; on l'aboche avec Trochu qui fait proclamer la République et croit réellement qu'il est le père de cette idée là.

Les voilà ces deux dévots, ces deux cuifits en religion, à la tête de toutes les forces et de toutes les ressources du pays, peuplant leur administration de cléricaux et de monarchistes, faisant voyager Thiers pour sauver la bourgeoisie et effrayer le gouvernement étranger des doctrines socialistes. Gambetta ne s'aperçoit pas que plus il se renoue au milieu de ses ennemis, plus il est impuissant. Le dénouement approche. Paris va être assiégé, le gouvernement se glisse en deux. Jules Favre et Trochu resteront à Paris avec quelques uns de leurs collègues, les autres iront s'établir chez l'archevêque de Tours, là on fera toutes sortes de misères à Garibaldi, mais on appellera Ulric qui a trahis les parisiens au coup d'état du deux Décembre, un héros! On nommera pour général en chef de l'armée de la Loire, Lamotte Rouge, autre criminel du coup d'état, puis Paladine, autre bonapartiste et cléricale, qui ira prendre le mot d'ordre chez l'évêque Dupanloup, et fera pincer Gambetta par les prussiens, s'il peut! On installera Bourbaki et tous les autres généraux qu'on sait être incapables et qu'on soupçonne de trahison. — Nous serons à la merci des monarchistes qui auront sauvé la France s'ils repoussent les prussiens et qui, après avoir fait faire toutes sortes de lois mauvaises à la République, la marieront

avec un roi.

Mais rien ne réussit avec de pareils incapables. Paris est assiégé, armez-vous Parisiens, soyez des héros! Jules Favre jure qu'on ne cédera rien, l'intrépide Trochu, qu'on ne capitulera pas! Ayez confiance en ces deux hommes et brisez les presses, emprisonnez ceux qui vous disent de ne pas vous fier à eux!

Trochu a un plan infallible qui vous étouffera dit-il! attendez!

Avez de patience disent les rouges, qu'on fasse des sorties! L'heure vient où la confiance dans les sauveurs va disparaître. Il est temps que Favre et Trochu fassent leur coup d'état!

Les prussiens sont bien impies se dit-on! Mais les rouges le sont-ils moins?

On ne peut plus attendre, il faut se battre ou se rendre aux prussiens, il est l'heure de heurter ses vaillants, ou de fuir!

Favre livre aux prussiens les forts, les parisiens et l'honneur de la France, Trochu les bombes, les canons sur leurs affûts, les fusils, les mitrailleuses, les munitions, ses soldats et leurs officiers!

Ils sont perdus de réputation et d'estime mais ils ont fait faire à la République une capitulation qui doit la tuer. Le service qu'on attendait d'eux est rendu!

Leprieux triomphe et la France est à bas.

Où! discipline, que la force est terrible! Pourquoi faut-il que ceux qui veulent faire le bien ne s'en doutent pas!

Encore maintenant qu'on croit la République morte, les misérables qui pensent que l'heure est venue d'en partager les dépouilles!

La France ne peut être sauvée par la République, dit un cafard; c'est Henri V qu'il lui faut. Non, c'est un d'Orléans orléans comme reprit des Débatz. — Napoléon est le seul qui lui convienne, il a en 7 millions 400 mille voix hier plus fort qu'un rataplan hier.

Tous, la République a prouvé son impuissance! — C'est le même refrain, le même mot d'ordre qu'en 1830, qu'en 1848, qu'en 1851.

En effet, la République s'est montrée bien impuissante puisqu'elle n'a pas encore écarté cette vermine qui la couvre de honte et la remplit de deuil.

### On doit s'occuper de Politique.

Si jamais les peuples ont été à même de comprendre qu'ils devaient avoir toute autre chose s'occuper de politique, c'est sans contredit aujourd'hui que la France voit le sang de ses enfants couler à flots et la guerre lui infliger tous les désastres et toutes les calamités qui l'accompagnent.

Il y aura onze ans le 25 Février prochain, que la Savoie et la province de Nice ont été annexés à la France conformément au vote de leurs citoyens. Ces braves Savoyards et Niçois qui vivaient, sans enthousiasme comme sans murmure, leurs fils défendent leur nouvelle patrie d'adoption, ne se doutaient pas alors qu'ils allaient appartenir à un misérable capable, par ambition, de mettre le feu aux quatre coins de l'Europe, que la moitié de leurs fils, qu'on faisait français malgré la protestation de la Prusse, afin d'en faire un peu plus tard de la chair à canon, périraient grâce à leur ignorance en politique et à leur stupide coutume de n'avoir d'autre opinion que celle de leurs maires, juges de paix, gardes-champêtres et curés.

— Quel bien ont-ils retiré de cette absorption impériale ces paisibles montagnards? — En ont-ils mieux nourris, mieux vêtus, mieux logés, plus instruits et moins taxés?

Ont-ils en plus d'honneur, plus de gloire et plus de liberté? Pauvres gens, c'était bien la peine de quitter un mauvais petit maître, pour en prendre un nouveau trois fois plus ignoble et trois fois plus fort.

Nous ne savions pas, disent-ils, de quoi Napoléon III était capable! Pourquoi ne le saviez-vous pas? — Ou nous a trompé sur son compte! Pourquoi avez-vous

été trompé ? Parce que vous ne vous occupez pas de politique. — On vous disait que la politique ne regardait que les riches, et que les impôts, la guerre, l'instruction, les chemins publics n'étaient pas votre fait, mais du ressort du gouvernement.

Comprenez-vous maintenant ce si vous vous étiez mêlé de politique, vous auriez su ce que valait le sergent qui vous prendrait pour un génie; que, le connaissant pour un drôle sans foi, sans courage, sans dignité, vous ne vous fussiez pas donné à lui; que, si les imbéciles de paysans français en avaient eu plus long que vous sur son compte, ils ne l'auraient pas élu! Qu'alloz on aurait conservé la République et pas fait la guerre; que vos fils ne seraient pas massacrés; que vos impôts ne seraient pas doubles; que vous auriez lire, écrire, compter, raisonner et qu'au lieu d'être des victimes étouffées de vos malheurs, vous seriez des hommes libres et fiers de ne relever que de vous-mêmes et de s'occuper de ce que vous voulez!

JEAN JACOBY.

L'Internationale doit être fière de compter parmi ses membres des hommes de bien et d'intelligence comme ceux qui ont osé dire à Berlin en plein parlement, que depuis la capture de Bonaparte, le roi de Prusse ne continuait la guerre que pour mieux asservir les peuples et satisfaire un coupable orgueil.

Ce n'est pas dans une assemblée française, si l'on en juge par la sottise qu'ils ont montrée lors de l'arrestation de Rochefort, qu'on aurait trouvé des députés capables de dire à Bonaparte une aussi dangereuse vérité!

Il est vrai que les brutes de la Prusse livrés de gloire, les ont battus, mais qu'importe, ces députés républicains n'en ont rien eu de mérite et de courage, et l'Internationale ne leur en doit que plus de remerciements.

Le plus connu d'entre eux, Jean Jacoby, aujourd'hui âgé de soixante six ans, continue la lutte avec l'ardeur d'un jeune homme, malgré les basses persécutions dont il est l'objet. Nourri Anacharsis Cloots, un grand citoyen du genre humain c'est-à-dire de l'Internationale, qui, comme son prédécesseur, voue sa vie à l'établissement de la République des peuples, aura son nom en honneur chez les populations futures, pendant que celui de ses anciens collègues du parlement de Francfort, — républicains allemands jadis, impérialistes prussiens aujourd'hui, — les Sigismund Kaufmann, les Carl Schurz, seront enveloppés dans le mépris que les peuples ont pour tous ceux qui changent d'opinion en même temps que de fortune!

Jacoby naquit en 1805 à Kornelsberg, fit ses études à Berlin et à Heidelberg, puis revint s'établir médecin dans sa ville natale. Témoin de la misère du peuple, et voulant y remédier, il en chercha la cause et eut la preuve qu'elle n'était que le résultat de la mauvaise organisation de la société. Il écrivit une brochure contre les oligarques du jour, qui eut une résonnance immense et le fit condamner à trois ans d'emprisonnement, condamnation injuste qu'il fit annuler plus tard.

En 1848, il devint un des chefs les plus redoutables de l'opposition, membre de premier parlement de Francfort, puis de l'Assemblée nationale de Berlin, puis de l'Assemblée nationale allemande, on le vit proposer et porter solennellement à ses principes d'Égalité, parler dans les questions importantes, et déployer la plus grande activité pour organiser et discipliner le parti républicain.

Il fut exilé, se retira en Suisse, revint aussitôt en Prusse pour se défendre du crime de haute trahison, dont le parti monarchique l'accusait. Pendant quelque temps il se retira de la politique, refusa le mandat de député auquel on l'avait élu sans le consulter, fit de la médecine et de la propagande, et finalement, recommença sa vie politique active lorsque l'Internationale eut besoin de ses lumières et de son énergie.

Intelligent, dévoué, infatigable, n'ayant d'autre ambition que celle d'améliorer le sort de ses semblables, voilà de nouveau repartit à la conquête des droits de tous!

Bismark peut le briser, il a la force brutale à son service, mais le gagner à la cause de l'impérialisme prussien par des caresses et des promesses mensongères, comme il y est parvenu auprès de tant d'autres en leur faisant oublier que son maître est couvert du sang de Robert Blum, leur ancien collègue et ami, voilà ce que Bismark n'obtiendra pas de lui.

Jacoby est une des grandes figures révolutionnaires

de l'époque. Gloire à lui! Honte sur ceux qui ont oublié leur ami Robert Blum et font des frais d'éloquence pour louer ses assassins!

THIERS.

Le Grand petit monsieur Thiers vient d'être élu dans dix-huit collèges électoraux! France, soit satisfaite! Tu ne pourrais choisir un candidat plus digne de toi, et qui te rassurât davantage.

Le vieux petit bonhomme n'a jamais su ce qu'il voulait, et toi, tu n'es pas capable de dire en ce moment ce que tu veux de lui!

Car enfin tu en attends bien quelque chose, mais quoi? tu n'en sais rien! Eh bien je vais te le dire, ou plutôt, je vais te le faire deviner.

D'abord, consulte-tu Thiers! Non, eh bien! écoute. Thiers fut d'abord républicain violent, il appartenait aux sociétés secrètes de son époque où l'on faisait serment de poignarder les rois. Il le jura et ne tint point sa parole. Ceci se passait dans son pays, en Provence.

Plus tard il vint à Paris, y connut Manuel, Lafitte, Armand Carrel, des républicains, et fonda avec ce dernier et Manuel un journal, le *Journal des Droits*. C'est là qu'il trouva bientôt trop avancé et trop dangereux.

Se refroidissant de plus en plus, il se déclara libéral pour entrer au Constitutionnel, qu'il quitta pour devenir royaliste, et servir de ministre à la royauté d'Orléans.

Bien qu'il eut déjacobinisé les trois premiers livres de son histoire de la Révolution française, dont la première édition, faite avec le concours de plusieurs de ses amis, vaut dix fois les suivantes, il eut devoir donner encore à Louis Philippe une plus grande preuve de sa conversion et de son dévouement à sa dynastie; il ballonna la presse, supprima le droit de réunion, censura les théâtres, et un mot fit le contraire de ce que son passé avait promis.

Plus brouillon que royaliste, il devint jaloux de la supériorité de Gûgnot et de l'affection du roi pour Molière et intrigua tant et tant pour les embarrasser dans leurs fonctions ministérielles que l'on crut, comme le disait alors Léon Faucher, — mort depuis d'une indigestion napoléonienne, — que la royauté était un mauvais gouvernement tout à fait sur, hors de service.

Thiers s'aperçut bien que son esprit brouillon avait compromis la royauté, qu'en excitant ses folies contre les ministres perfides du roi, il avait été trop loin; mais le mal, était fait. Février de 1848 ramena la République renouée en 1830, et la France se demandait qu'en s'en arrangeant.

La République proclamée, Thiers disparut et se tint coi, s'attendant à ce qu'on allait lui demander compte de ses infamies passées. Mais le gouvernement provisoire ne sut qu'embrasser ses ennemis de la veille, et Thiers ne fut pas moins inquiète. On réclama 45 centimes au peuple, afin de ne faire aucun tort aux créanciers du roi; c'est alors que Thiers s'écria avec une joie véritable: *Où! les imbéciles! Et moi qui les avais pris au sérieux!* Poléme ceux que j'avais fait emprisonner et ruiner ne me font rien, c'est qu'ils trouvent apparemment que je n'ai pas mal fait! Tout va bien alors, nous pourrions nous entendre avec les hommes de cette jeune et innocente République!

Les élections triples et doubles de quelques membres du gouvernement, occasionnèrent plusieurs vacances à l'Assemblée; Mr. Thiers se mit sur les rangs et fut élu par quatre départements, ceux de l'Orne, de la Mayenne, de la Seine et de la Seine Inférieure.

Une fois à l'Assemblée, il voulut conseiller et diriger les ministres, et recommença ses intrigues contre tous ceux qui ne l'écoulaient pas.

Il devint un des lieutenants de la rue de Poitiers, dont la mission fut de propager la rumeur par petits livres, cet égypte ou toutes les calomnies, les mensonges contre les républicains, s'occupant à beaux deniers comptants, et pour des rouges aux populations rurales, et leur fit préférer l'empire à la République.

Quand vint l'élection présidentielle, Cavalcagne qui avait bêtement prêté son appui à cette réunion de calomnieux de la République, crut qu'on allait le choisir pour candidat à la présidence. Mais Mr. Thiers lui fit la réponse qu'il méritait: "Nous n'avons pas besoin d'un homme dit-il, et surtout d'un républicain pour la présidence, nous en avons de reste. Il nous faut un nom! Or que signifie le vôtre, de plus que celui du premier-venu?" Tandis que celui de Napoléon signifie pour nos compatriotes à qui, depuis six mois nous façonnons l'entendement, — Gloire! Victoire!

Guerriers! Lauriers! Un milliard dans le tombeau de l'onde pour ceux qui croient qu'il est mort! L'Oncle, l'Empereur lui-même, pour beaucoup qui ne croient jamais qu'il est mortel!

Allez donc lutter avec un pareil talisman!

La France doit donc à Napoléon et Mr. Thiers! N'est-ce pas qu'il a été bien inspiré lorsqu'il le lui a présenté pour son candidat à la présidence, et qu'elle est bien heureuse de l'avoir eu pour maître pendant 20 années.

Qu'est-ce qu'elle veut que Mr. Thiers fasse encore pour elle? Lui trouver un nouveau sauveur sans doute.

Où français! race oublieuse et montonnière, faut-il donc l'avoir toujours menti et méprisé pour posséder son admiration et son estime!

As-tu donc oublié que Mr. Thiers et ses acolytes l'ont retiré ton droit de parler, d'écrire, de te réunir et de voter, à quel tu tiens fort peu, je sais, tant tu te plains dans ton esclavage; puis qu'ils l'ont aussi empêché d'avoir des institutions de crédit, privé de la facilité à rembourser les hypothèques, de peur que tu en saiches gré à la République; et qu'enfin tu n'es pour eux qu'une vile multitude, bonne tout au plus à payer par ton travail leurs revenus et leurs appointements.

La France ne se souvient plus! disons plutôt que la France ignore! Ah! les réactionnaires savent bien ce qu'ils font quand ils favorisent l'ignorance, ils oublient pas, eux, qu'ils lui doivent ce qu'ils sont!

Vingt années se sont écoulées depuis que Mr. Thiers a traité la République pour Napoléon, pourquoi le rappeler! N'est-ce pas armer la haine pour les gens qui ont tant besoin de s'entendre pour défendre en ce moment la patrie.

Voilà l'éternel refrain des imbéciles, ils ne savent pas que le fait d'aujourd'hui est la cause du fait de demain, et qu'une fois mis en mouvement, le flot populaire va également où la logique le conduit.

Lorsque Thiers fit de Napoléon son candidat, il ne se dit pas: "La nation française va supporter pendant quatre ans une canaille que je méprise et qu'elle ne méritait réellement pas," non, il se dit: "La France n'est pas encore prête pour choisir mon prince exilé, mais elle le sera dans quatre ans; disons-lui un chapeau qui lui conservera la place!" Mais la logique de l'impérialisme fut plus forte que lui! Aussitôt lorsqu'il s'aperçut que Napoléon n'était pas seulement un nom, mais une volonté inflexible, s'appuyant sur de nouveaux généraux qui ne devaient rien aux d'Orléans, mais tout à sa générosité, oh alors, le président ne fut plus bon à rien. Mr. Thiers qui se vit joué, rede-vint libéral et républicain!

Depuis, il a mené les ministres de l'empire avec les mêmes dents qu'il avait mené Ledru Rollin, Gûgnot, Malé et autres qui, tout en faisant grand cas de son esprit, ne lui accordaient aucune portée comme homme d'état; et le voilà, nouveau Billouet, appelé à reconstruire la République française, pour ensuite la donner, c'est-à-dire, à quelqu'un qui, comme ses prédécesseurs, se passera de lui.

Français, si l'en juge par vos élections, il est l'incarne de la situation, vous voulez qu'il fasse quelque lâcheté avec beaucoup de finesse, vous en êtes encore à croire à la rose, vous espérez en lui pour trouver l'impossible, vous oubliez qu'il n'a que de l'esprit, rien de plus, pas un bon sentiment pour la France, et qu'à moins de vous donner son d'Orléans avec la France comme on vendra la lui laisser, il n'est capable de rien.

Est-ce là ce que vous voulez? pas précisément, vous avez chassé les d'Orléans corrompus et renégats de 1830, et il y a pour vous de la honte à les reprendre, surtout quand leurs partisans vous ont fait tant de mal depuis vingt ans.

Faites y attention! Les rois sont inutiles à l'œuvre du dix-neuvième siècle; la République seule peut mettre fin aux guerres et aux révolutions, Thiers historien n'a étudié et ne sait que le passé comme le passé dit Ledru Rollin, et ne voit rien de ce qui se passe dans les masses depuis 40 ans, il est le dernier homme qui puisse vous sortir de l'abîme où son élu Napoléon vous a précipités.

Malheureux! vous croyez toujours aux sauveurs! Doutez donc qu'on se salue soi-même quand on le veut bien, et que ce n'est pas à un vieil intrigant complot, qui a toujours été joué en définitive, qu'on doit confier sa fortune et son lendemain.

La Réaction.

On recommence en France contre la République de 1870, le même jeu qu'après la proclamation de la Ré-

publique en 1848 ou a joué contre cette dernière.

On essaye de prouver à la France que les royalistes et les bonapartistes convertis, sont les meilleurs républicains de la terre, et que les vrais républicains qui ont, malheureusement pour le succès de leur cause, la tête aussi chaude que le cœur, ne sont que des brailleurs et des confessionnaires impossibles à employer à quoi que ce soit!

De plus on ajoute que ce sont eux qui ont forcé Bonaparte, de honteuse mémoire, à faire la guerre contre la France, et point l'ambition d'un père qui comptait sur l'effet d'une nouvelle arme, le mitrailleur, pour léguer la couronne à son fils.

Les Français vont-ils avaler encore cette bouillotte comme ils en ont déjà avalé tant d'autres? Pourquoi pas? Les Allemands se font bien tuer pour faire de Guillaume de Prusse un second empereur allemand, croyant travailler à leur émancipation. — Les Français qui sont tout aussi ignorants qu'eux, croient parfaitement que la République et les républicains sont seule cause de leurs misères momentanées.

Ne les a-t-on pas abrutis depuis 1829?

Ne leur a-t-on pas crié sur tous les tons et par toutes les bouches officielles et officielles:

Enrichissez-vous! — Confessez-vous! — Ne soyez qu'à vous, la providence fera le reste! — Chacun pour soi sur la terre comme au ciel! — Parvenez! — Vivez! — Jouissez! — Boitez, mangez, dormez, fumez, il n'y a que ça!... Et ne l'ont-ils pas crié!

Si la République les force à se dévouer pour défendre leur patrie, elle ne sera pour la plupart d'entre eux qu'un insupportable fût, une mauvaise forme de société, il n'en faut pas douter!

Voilà pourtant où cette ornière qu'on appelle philosophie monarchique, où cette morale pourrie a conduit la France:

Avec les rapaces d'Orléans, — à la corruption et au mépris.

Avec les intrigants de toutes nuances monarchiques, — au parjure, à la lâcheté, à la bassesse, au coup d'État!

Avec l'ignominie Bonaparte, — à la fausse gloire, à l'arrogance vis-à-vis des peuples plus faibles, à l'insolence que nous rencontrons partout, à la guerre sans but utile, à la honte, à la dévastation, à la ruine de tous aujourd'hui, et demain, à l'extermination par la guerre civile!

N'est-il pas bientôt temps que la France ouvre les yeux et en finisse avec toute cette vermine monarchique qui en 1848 et 50 l'a effrayé, calomnié, avili, vendue et livrée, et que M. Gambetta qui commence à la traverser s'abaisse à ce purgatif sans administration.

Ignore-t-il encore que si les maîtres, les conseillers ministériels eussent été républicains, les généraux eussent toujours été avertis de la présence et du nombre d'ennemis qui pressaient ou se préparaient dans leurs villes et villages, et que les renforcements obligés eussent empêché ses généraux d'être tant de fois surpris et anéanti égarés la vie à des milliers de Français.

Que signale aussi cette tolérance pour nos ennemis, cette attention particulière pour des généraux qui ont fait le coup d'État; croit-on que cela donne de la confiance aux soldats, et compte-t-on sur le savoir de tous ces vieux imbéciles qui généralement sont plus bêtes que leurs chevaux.

Quand les hommes sont viciés, ils se battent mal, et s'ils sont riches et grands, ils ne sont bons qu'à produire des désastres.

Faut-il donc le répéter sans cesse pour que le gouvernement s'en souvienne.

**L'Association Internationale des Travailleurs.**

**SON BUT, SA THÉORIE, SON ORGANISATION.**

(Suite.) (\*)

Passons aux détails pour diverses contrées.

En France et dans l'Allemagne du Nord, M. de Bismarck, on trouve son nom au fond de tous les crimes de ce temps, à l'origine d'un procédé aussi ingrat que méconnaissable, pour embarrasser les Internationalistes dans leurs efforts. Il a organisé une contre Association des travailleurs, à la tête de laquelle il a placé un certain Von Schweitzer, qui se pose et se prend le seul héritier et le seul disciple de Ferdinand Lassalle. On sait combien ce dernier était devenu populaire comme fondateur du parti des travailleurs en Allemagne et comme un des premiers apôtres de l'As-

sociation Internationale. Les Schweitzeriens ont pour rôle tracé, de se rendre dans les réunions de l'Internationale, d'y créer du trouble, d'assommer les membres à coups de bâtons. Cette besogne leur était facile, la police ayant ordre de les protéger. C'est ainsi qu'il a existé deux organisations opposées en Allemagne: une fautive à la solde du gouvernement, une vraie dirigée par Liebknecht, Babel et autres. Mais à la fin cette dernière l'a emporté, et la solde de Bismarck est rentrée dans la nuit avec son infamie.

En France, Louis Bonaparte, en s'emparant du pouvoir par la violence et le crime, inaugura son infamie et démoralisa le gouvernement par un acte d'hypocrisie. Il s'annonça comme le protecteur des classes laborieuses contre la bourgeoisie. En 1869, après le Congrès de Bâle, il promit d'adhérer, même de protéger l'Association Internationale sous une seule condition: c'est qu'on le reconnût comme son chef. Naturellement cela fut unanimement refusé! Cependant il promit encore de la tolérer, si elle voulait reconnaître officiellement et formellement ce qu'il appelait ses actes favorables à la cause des travailleurs.

L'Association repoussa toute espèce d'entente ou de communion avec cet homme; c'est dit un acte de prostitution que d'écouter même un mot de sa part.

A partir de ce moment, la persécution a été sans cesse et à deux faces: aux dévotionnaires de ce déplorable régime.

Il fit supprimer tous les journaux fondés par elle, suspendit leur apparition; il jeta ses chefs dans les prisons, quelques uns jusqu'à trois ou quatre fois; il fit dissoudre toutes les branches de l'organisation, leur faisant défendre de se réunir à l'avenir. Quelques jours avant son fameux philoché, il fit arrêter parmi les Internationalistes tous les hommes éminents sur qui sa police put mettre la main, et la veille de cette guerre avec la Prusse, sa véritable catastrophe envoyait ces innocents prisonniers pendant de longs mois dans les cachots de l'empire.

Lorsque cette guerre, qui du moins a débarrassé la France d'une de ses plaies les plus honteuses, fut déclarée, l'organisation française protesta contre la guerre. Elle envoya sans retard à l'organisation Allemande un manifeste signé par toutes les sociétés françaises.

Dans ce manifeste, il est déclaré par les Français que cette guerre n'avait été commencée par les dévotionnaires que dans le but de combattre l'Association et de rompre les liens fraternels qui les unissent si solidement; que, quelquefois fut le résultat, la guerre se déclara jamais leur dévouement au parti et à l'intérêt commun.

Lorsque l'empereur quitta Paris pour l'armée, il donna comme suprême instruction à ses ministres, de s'arrêter en aucun cas les ouvriers et surtout ceux se rattachant à l'Internationale. Palluau, Trochu, Fays lui-même ont agi dans le même sens. Il a fallu la pression d'événements extraordinaires pour faire revenir sur des résolutions arrêtées.

Tandis qu'on donnait des armes à tous les voleurs et les escrocs et malfaiteurs à Paris, et qu'on les incorporait dans la garde nationale, on refusait à tous les travailleurs qui, affiliés à l'Internationale, étaient opposés à la guerre. En France, les Internationalistes condamnèrent toute idée de conquête, ils rejetèrent cette théorie de "la balance des pouvoirs" et tout ce bagage d'idées, héritage de Bonapartisme. Laissez à eux-mêmes, ils inaugureront une ère de paix et de liberté; ils ne s'occuperont que d'améliorations et de progrès intérieurs; ils organiseront un système général d'instruction du peuple sur de nouvelles bases; ils travailleront à la décentralisation; par l'établissement de la Commune, ils assureront le vrai *self-government*; par la suppression de l'armée et de la marine, ils dissoudraient les charges sous lesquelles le pays est écrasé; enfin, par la reorganisation du système de crédit, par la fondation de banques de travail et la création d'associations coopératives, ils prépareraient l'avènement pacifique de la nouvelle société industrielle.

Dans la situation présente, les Internationalistes sont en France déshonorés, ni journaux, ni part dans le gouvernement. Ils doivent attendre. Ils ne demoraliseront pas même que de se séparer complètement de toute association avec ce que l'on appelle les questions politiques; mais par malheur ils croient savoir que la guerre actuelle a bien plutôt été dirigée contre le développement de l'Association Internationale que contre une puissance rivale. Ils sont convaincus qu'il y a une entente parfaite entre Bismarck et Napoléon, afin de se débarrasser par les éventualités de la guerre, ou par des prévisions, des travailleurs Français les plus intelligents. C'est là une croyance profondément enracinée dans l'esprit de presque tous

les membres de l'organisation, et c'est à cause de cela que leurs efforts sont dirigés en ce moment contre ces funestes projets.

C'est là ce qui explique, ce qui autrement serait inexplicable, que les *rompes se soient emparés du pouvoir à Lyon*, et que dans tous les arrondissements de Paris et des autres grandes villes, il se tiennent chaque nuit des réunions nombreuses. Dans ces réunions, on a juré une guerre à mort aux Prussiens, et à cause de cela, la presse de l'aristocratie "bonapartistique" s'efforce, obéissant à un mot d'ordre, de les représenter comme des pillards et des assassins.

S'ils peuvent seulement résister pendant un temps suffisant, ils savent qu'ils recevront aide et appui de toutes les branches de l'Association. En Angleterre déjà de nombreux meetings ont été tenus et on y a exprimé des sentiments républicains. On y a demandé que la République soit reconnue sans retard par le gouvernement, et que le suffrage universel soit décrété afin d'assurer dans le Parlement une représentation directe des classes laborieuses. Au premier abord ces manifestations paraissent inoffensives, mais elles changent de caractère lorsqu'on réfléchit que l'Internationale compte 800,000 membres en Angleterre seulement.

Rien ne prouve mieux la haine et la crainte que cette polémique. L'Union Insoumise à l'aristocratie capitaliste que ce qu'il se passe en Belgique, cette "marxisme modéré" du Continent. Il y a dans ce petit pays, tout un bouleversement des partis. Les libéraux, qui depuis plus de vingt années avaient été en possession exclusive de tout le gouvernement, ont été battus aux élections de Juin et d'Août dernier par le parti chrétien. Celui-ci, depuis trois ou quatre années, comme tactique politique pour arriver au pouvoir, a promis au peuple le suffrage universel, au lieu du système actuel qui monopolise l'exercice de la souveraineté aux mains de moins de 200,000 électeurs. Naturellement les catholiques s'en rendent pas plus que les libéraux.

Le parti bonapartistique, et plus encore le parti catholique, ont éprouvé une terrible secousse précisément au moment du triomphe de ce dernier. Une espèce d'aventurier financier, un M. Langrand-Dumoulin avec les concours des principaux catholiques, l'appui des évêques et des curés, et la bénédiction du pape, qui a été en Langrand comme romain, avait fondé une collection de sociétés financières toutes ayant un capital immense. Elles viennent toutes de s'écrouler d'un seul coup, entraînant dans leur chute des milliers de familles aujourd'hui ruinées, et un grand nombre des chefs du parti catholique postérieurs en ce moment comme escrocs et escroques bonapartistes frauduleux.

L'Internationale a immédiatement profité dans l'opinion publique de cette débâcle du parti capitaliste. De plus, dans ce pays si libre par ses institutions, les Internationalistes ont été soumis à de telles persécutions, à des violences si injurieuses, que le peuple, habitué et attaché à toutes ses libertés, s'est indigné contre les persécuteurs.

À Verviers notamment, en Juin dernier, la police, aidée par la troupe, a attaqué de la façon la plus illégale, la plus infamieuse, la plus brutale et la plus injustifiable, une procession de travailleurs. Le sang de spectateurs inoffensifs, de femmes, d'enfants a coulé. Lors de ces événements, un soldat du nom de Wackmann a tué, de propos délibéré et sans aucune provocation, cela a été prouvé par l'enquête, un malheureux ouvrier. Pour cet acte de frêle courage, le ministre catholique, comme pour braver l'opinion, a décoré l'assassin et fait insulter la victime par ses journaux.

Qu'est-il arrivé? Que les compagnons de Wackmann ont protesté le meurtre, qu'il a été déposé de changer de régiment, et qu'il n'est plus connu que sous le nom de Chevalier Troppmann.

Peu de temps après, en Août, le roi faisant l'ouverture des Chambres, a été reçu par le peuple et l'armée, dans le silence le plus glacial. Il a dû comprendre que le peuple Belge n'entend pas que l'on massacre dans les rues de malheureux ouvriers, pour recevoir quelques fabricants de drap millionnaires, enrichis par le travail, et ceux qui restent éternellement pauvres.

L'armée, qui compte plus de sept mille hommes sous les drapeaux en ce moment, a des milliers d'Internationalistes dans ses rangs, et comme l'Internationale Belge est la plus nombreuse, la mieux organisée et la mieux disciplinée, que de plus, les idées Républicaines ont fait d'immenses progrès dans ces dernières années, que chaque jour il y a de bruyantes et tumultueuses manifestations contre le régime politique économique actuel; que d'un autre côté enfin, les sentiments sympathiques à la France sont presque unanimes, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que l'Internationale,

(\*) Voir au Nos. 16 & 17.

soutenu par toute la jeunesse, ne parvint à faire proclamer la République, ce qui entraînerait forcément une annexion à la France.

En Italie et en Espagne, l'organisation de l'Internationale en est encore à son enfance, mais les sympathies des masses pour la République sont bien connues. Leurs instincts les poussent vers ces réalisations d'un ordre économique nouveau. Il ne faut qu'un peu de temps pour la propagande, et une occasion favorable, et la comme ailleurs, les classes en possession de la richesse verront leur domination ébranlée, et les gouvernements, leurs complices, aisément brisés. On verra surgir de dessous terre des hommes jeunes, inconnus, dévoués aux principes de l'Internationale et qui les feront triompher.

En Allemagne, en Autriche, en Suisse, l'Internationale proteste contre la guerre, avec la plus grande unanimité. Toutefois en Allemagne il y avait une opinion assez générale que la guerre, de sa part, étant purement défensive, était justifiable dans une certaine mesure. Mais on ajoutait comme correctif, qu'elle devait rester exclusivement défensive.

Mais depuis le désastre de Sedan et l'établissement de la République en France, les choses ont changé d'aspect. La continuation de la guerre de la part de la France contre son ennemi écrasé, a été sévèrement blâmée. Le projet de détruire en France la République, et avec elle l'Internationale au profit de tous les despotes, a été énergiquement dénoncé. Il n'y a pas fallu davantage pour exciter la rage des aristocrates, et à Brunswick, à Vienne, dans vingt autres localités on a arrêté et emprisonné les chefs les plus influents. Le couronnement de cette série de violences a été l'arrestation de l'illustre Jacoby, le plus remarquable de tous les chefs de la démocratie Allemande. Ces derniers efforts du despotisme ont exaspéré les masses et créé une agitation qui peut devenir utile. Jusqu'à Bismarck et la Prusse ont en tous les avantages. Ils continuent leur œuvre de destruction. Ils ont profité de ses succès pour lancer contre l'Internationale toutes les calomnies possibles. Mais que la guerre se prolonge et que les misères qu'elle entraîne nécessairement se développent, alors, l'indignation populaire s'étant plus comprimée, on verra les peuples se lever, balayer ces exploitateurs sous toutes leurs formes et proclamer la République comme le seul instrument de réalisation des théories de l'Internationale.

Et, pour conclure cette longue exposition, l'Association Internationale des Travailleurs, quoique sincèrement désireuse de maintenir la paix dans le monde, a été si indignement et si injustement provoquée; elle a été, dans tous les pays, si maltraitée, si persécutée, qu'il n'est pas douteux que pour sa défense personnelle elle ne devienne agressive à son tour. Si cette éventualité se présente, elle aura été entraînée dans le mouvement, bien plus par l'instinct révolutionnaire des masses que par ses principes ou sa libre volonté. Mais dans tous les cas, son intervention décidera la question sans retour.

Fic.

La Comédie.

Voilà la comédie que les réactionnaires ont jouée depuis Février 1848, jusqu'au coup d'état 1851.

Les réactionnaires introduisent le plus de monarchie possible dans la rédaction de la Constitution de 1848.

Ils choisissent Napoléon pour leur candidat, et s'appellent "le parti de l'ordre".

Il est élu malgré qu'il ait perdu sa qualité de Français, ce qui viole la Constitution.

Le parti de l'ordre dirige contre les Républicains une guerre de pamphlets menteurs et calomnieux.

Effrayés de son œuvre, les orléanistes veulent revenir, mais il est trop tard, le peuple est irrité contre leurs mesures et leur préfère Bonaparte.

Le président chasse ignominieusement les coryphées du parti de l'ordre, dès qu'il voit qu'ils lui sont in-

utiles pour en fuir avec la République.

Le peuple devient calme et attend pour reprendre ses libertés les élections de 1852.

Le parti de l'ordre alors prend peur et abolit le suffrage universel, puis se refroidit avec Napoléon.

Les Napoléoniens accusent la majorité de tout le mal qu'ils lui ont fait faire, et Napoléon dit qu'il sauvera la France si c'est nécessaire. — "Roulien, dans son aspect rouge, protesta que c'est indispensable.

On veut faire crier "vive l'empereur" à l'armée, les vieux généraux orléanistes refusent, on les destitue et avec eux tous les chefs qui veulent le silence sous les armes.

Les Bonapartistes manifestent leur enthousiasme en criant "des lampions" et en assommant le public.

Ordre aux soldats de n'avoir à écouter que leurs chefs si des représentants, des magistrats ou autres fonctionnaires requerraient leur aide.

Peu sûr des chefs de l'armée, on a fait depuis six mois des généraux, et on les a choisis parmi les plus grands sacrifiés de l'armée, perdus de dettes, d'honneur et de débâche.

On s'efforce de faire croire à la France que les républicains sont plus à craindre qu'un coup d'état fait par Napoléon.

On appelle à Paris les généraux nouvellement faits, pour y prendre le commandement. Le plus coquin d'entre eux devient ministre de la guerre.

Les ministères du parti de l'ordre, en repoussant une seconde fois la loi du suffrage universel présentée par les ministres de Bonaparte, perdent tout.

Le coup d'état se fait la nuit, en commençant par l'arrestation des généraux et des représentants supposés influents sur le peuple.

Loi des suspects; exil, transportation de tous les républicains. Les généraux, ministres, magistrats, policiers, colonels de garde nationale, terrifiés et après canailles parvenues se rallient à Bonaparte et maintiennent la France.

Pendant ces trois années et demi, les monarchistes ne reculent devant aucune infamie; Loi contre les atterrissements, Fermeture des clubs, Brusque dissolution des ateliers nationaux, Massacres de Juin, Assassinat des prisonniers ou insurgés suspects, Transportation des républicains à Lambessa, puis à Cayenne, sous la surveillance des officiers de terre et de mer qui se conduisent indignement envers eux. Prescription, ruine générale accomplie par les chefs de l'armée qui se battent cruellement contre les hommes qui n'ont pas d'armes, mais qui se sont courbés comme des lèches devant les prussiens qui pouvaient leur répondre.

Voilà la comédie de 1848 avons-nous dit. Quelle va être celle de 1871? La même!... Seulement, au lieu d'être jouée en faveur d'un Bonaparte, elle s'accomplira au profit de quelque requin de la famille d'Orléans, qui vaudrait peut être encore moins, si c'est possible!

L'ASSOCIATION INTERNATIONALE ET LES FÉIANS.

Le Comité Central de l'Association Internationale des Travailleurs aux Etats Unis, a envoyé auprès des Féians libérés, une délégation chargée de leur présenter la bienvenue.

Mr. F. A. Sorge un des délégués, après les avoir complimentés et exprimés toute la sympathie de leur Association pour la cause du Féian-

nisme qui n'est autre que celle de la République Universelle, les a félicités d'avoir pour ennemis les aristocrates de toutes sortes qui frustrent les travailleurs, pour amis ceux qui produisent la richesse au monde, et de ne devoir leur liberté qu'à la sympathie que leur ont montrée tous les peuples en général.

Après lui, le citoyen Hubert, autre délégué, ajoute ce qui suit:

Les Irlandais ne devraient pas s'isoler, mais bien se joindre à l'Association commune et générale, qui lutte contre l'ennemi commun dans le monde entier.

Je suis convaincu que la cause de l'Irlande a trouvé des sympathies dans le cœur des ouvriers anglais.

Vous ne devez pas permettre que la religion soit une cause de division dans vos rangs. Qu'importe que parmi les hommes il y en ait qui adorent Dieu d'une manière différente de la vôtre?

C'est simplement une affaire de conscience et rien autre chose.

Le grand point pour vous, c'est d'agir de concert avec ceux qui luttent pour établir l'indépendance et la supériorité du travail sur l'aristocratie. Oubliez vos souffrances, mais non la cause pour laquelle vous avez vous avez souffert, la cause de l'Irlande aussi bien que celle de l'humanité.

Les nationalités sont maintenant pour nous tenir distées; penchez de vos les divisions terrestres en faveur de la famille humaine.

Mr. O'Donovan Rossa et le général F. Burke ont répondu cordialement aux félicitations qui leur étaient adressées, et Mr. John McClure a fini par la réponse suivante:

Messieurs, — Nous acceptons avec gratitude les salutations cordiales de l'Association Internationale des Travailleurs, et les félicitations que vous nous avez offertes pour notre délivrance des prisons anglaises, et vos remerciements de bon cœur pour la chaleur bienvenue que vous nous avez souhaitée à notre arrivée dans ce pays. Nous sommes fiers de savoir que vous reconnaissez les services de nos compatriotes dans le progrès du vrai, honnête travail et de la liberté, vous savez que nos actes et nos souffrances ont tendu à maintenir et à faire triompher les droits du travailleur aux fruits de son travail.

Il est en vérité flatteur pour nous de savoir que des souffrances endurées par nous dans les prisons anglaises pour notre dévouement à notre pays natal ont servi la grande cause de la liberté humaine, et nous espérons que nous continuerons à mériter par notre conduite la coopération et le concours de la grande Association Internationale des Travailleurs, et de tous les amis de la liberté, quels que soient les noms sous lesquels ils peuvent être connus.

Les délégués ont été agréablement impressionnés de l'apparence générale des exilés, et surtout de leur noble et intelligente dignité. L'Irlande a droit d'être fière d'eux.

CONVOCAIION.

La Section française de l'Association Internationale des Travailleurs se réunit le 1er et le 3ème Dimanche de chaque mois, à 9 heures du matin, au numéro 100, Prince street.

REUNIONS.

A New York

La première section se réunit le premier et le troisième mercredi de chaque mois, à huit heures du soir, 100 Prince street.

La deuxième section se réunit le second et le quatrième mercredi de chaque mois, à huit heures du soir.

La réunion générale des sections se tient le second dimanche de chaque mois, à neuf heures du matin, au 100, Prince street.

Le Comité chargé de la publication du Bulletin, se réunit le premier et le quatrième lundi de chaque mois, à huit heures du soir, dans les bureaux, 135, Wooster street, où tout ce qui concerne la rédaction et la publication du Bulletin de l'Union Republicaine de Langue Française, doit être adressé.

Imprimerie sociale, 135 Wooster street, N. Y.